

# LE CLAN ET LA FAMILLE \*

La doctrine courante, ressassée des milliers de fois et manifestement inspirée par la tradition édénique du paradis terrestre et par les souvenirs de la famille romaine, veut que, toujours et partout, les sociétés humaines aient débuté par la famille, et par ce mot on entend la famille patriarcale, essentiellement composée du père, de la mère, au plus des mères et des enfants. De cette famille première, groupée docilement autour d'un chef auguste, du père, seraient sorties des familles semblables, qui en se juxtaposant, auraient constitué des tribus, des cités, des Etats. Cette unité familiale, supposée primordiale, cette « cellule » des sociétés, on la tient pour particulièrement respectable ; le chef, qui la gouverne despotiquement, le père, a en lui quelque chose de prestigieux. A sa voix le courroux céleste s'abat sans miséricorde sur l'enfant assez téméraire pour le braver. Au siècle dernier encore, la malédiction paternelle avait les effets d'une foudre morale ; dans les romans, dans les pièces de théâtre, les écrivains y recouraient souvent pour nouer ou dénouer les péripéties dramatiques de leurs fables.

Force est bien aujourd'hui de renoncer à cette donnée traditionnelle. Adieu le patriarcat primitif. La famille patriarcale ou même simplement paternelle ne remonte sûrement pas, du moins dans la plupart des cas, à l'origine des sociétés. Bien au-delà non-seulement de la famille paternelle, mais même de la famille maternelle, ordinairement antérieure, nous trouvons la gangue sociale, dont toutes les deux sont ordinairement sorties.

Cette souche vraiment primitive, c'est le clan, c'est-à-dire un petit groupe consanguin où la parenté est très confuse encore. Ce n'est pas en un jour que les premiers hommes ont réussi à construire des arbres généalogiques, à déterminer même, avec quelque précision, les degrés de la consanguinité. Non seulement le père ne se détache pas, comme un personnage principal, sur le fond du clan familial ; il n'a même pas encore d'existence sociale reconnue dans le petit groupe ; en fait, le père, le père physiologique n'a pas eu, dans le principe, de parenté constatée avec ses enfants ; car le mariage n'était rien moins que monandrique.

Dans l'unité sociale primitive, dans le clan familial, tout le monde était consanguin, mais d'une manière confuse ; les femmes avaient plusieurs maris et les maris plusieurs femmes ; les degrés de parenté n'étaient pas individuels ; ils s'appliquaient à des classes d'individus. A ce moment du développement social, on distinguait fort mal encore le réel et le possible, la consanguinité fictive et la consanguinité réelle ; chacun avait des groupes de pères, de mères, de frères, de sœurs : la filiation et les liens véritables de la consanguinité ne se pouvaient, dans nombre de cas, discerner.

Dans ces groupes de consanguins, dans ses clans à parenté confuse encore, ce qui se différencia d'abord, le plus habituellement, ce ne fut pas la famille paternelle, ce ne pouvait

\* *L'Evolution du Mariage et de la Famille*, par Ch. Letourneau, Guère, Delahaye et Emile Lecrosnier, éditeurs, place de l'École de Médecine, à Paris.



des compromis avec sa conscience, si bien  
qu'au fond du marché est restée la chair de sa  
chair.

Juste châtement! il est puni par où il a péché.  
« Il a voulu, dit Lepelletier, grâce à la séduc-  
tion de ses récits et à l'attrait de son talent,  
faire de nos fils et de nos filles des cagots et  
des jésuites, et sa propre fille tombe la pre-  
mière, victime de son encre bénite! » Bravo!  
mes yeux sont sans larmes devant ses douleurs,  
comme mon cœur reste sans pitié pour les  
malheurs des renégats ou des lâches qui tran-  
sigent avec leur devoir. Ah! il faut le pain, il  
faut le pain de chaque jour. Par crainte de la  
misère, on brûle un cierge devant l'idole gro-  
tesque dont on rit, on enveloppe de flagorne-  
ries et d'encens la *populace* qu'on méprise,  
on dit blanc et l'on pense noir. Très bien!  
Vivez! vivez grasement jusqu'au jour où la  
pléthore vous étouffe, où le malheur que vous  
avez appelé se dresse, où la fosse creusée par  
vous engloutisse vous et les vôtres, couverts en  
guise d'oraisons funèbres des crachats pu-  
blics.

Vivez, ripaillez, jouissez, dormez jusqu'au  
matin où le coup de clairon du chant du coq  
frappera votre oreille, vous rappelant que vous  
avez retourné trois fois votre casaque, renié  
votre conscience et vendu vingt fois votre  
honneur.

Il n'est pas deux lâchetés, il n'en est qu'une.  
On ne peut être couard impunément. Quelle  
énergie attendre de l'homme qui, dans la vie  
privée, s'avachit dans toutes les faiblesses? Et  
cependant nous nous heurtons à chaque pas  
aux tréteaux de ces saltimbanques vénérés des  
foules qui étalent à grand orchestre sur la pa-  
rade de leur baraque les oripeaux empailletés  
qu'ils déposent, la farce finie.

C'est ce que répétait ou à peu près, il y a  
quelque dix ans, le vieux *va-nu-pieds* à qui  
on a volé ses filles.

Il n'était pas vieux alors. Bien chaussé, bien  
vêtu, bien nourri, il portait sur sa face paternelle  
l'épanouissement de l'homme heureux. Et on  
prenait plaisir à le voir, car il avait bien gagné  
ces joies de l'âge mûr. Combattant de 48, pros-  
crit de 52, ouvrier habile et infatigable tra-  
vailleur, devenu contre-maître dans un grand  
atelier de Londres, il avait, après vingt ans de  
labeur, ammassé de quoi donner une éduca-  
tion soignée à ses filles, car le premier rêve de  
l'ouvrier parvenu à l'aisance est de faire de ses  
enfants des bourgeois.

Et c'étaient de ravissantes petites bour-  
geoises que les filles de l'ébéniste, « *the pretty  
French misses* » comme on les appelait à  
Hammersmith, fraîches, blondes, élégantes,  
avec la chair savoureuse « pétrie de roses et de  
lys », des beautés d'Albion et des grâces de la  
Parisienne; l'orgueil et la joie de ses yeux, l'es-  
poir de ses vieux jours.

Privées de leur mère, elles contribuaient  
par leur travail au commun bien-être.

L'aînée, vingt ans à peine, donnait des le-  
çons de français et de dessin; la seconde ex-  
cellente musicienne; enseignait le piano, une  
troisième, de douze ans, aidait au ménage et,  
instruite par ses sœurs, poussait pleine de sève  
et de promesses. Aussi l'heureux père se hâtait-

1 Autre pantin de lettres.

N. d. l. R.

<sup>a</sup> Les Va-nu-Pieds, par Hector France. — Petite Bi-  
bliothèque universelle, 34, rue de la Montagne-Sainte-  
Geneviève, P.



des compromis avec sa conscience, si bien qu'au fond du marché est restée la chair de sa chair.

Juste châtement ! il est puni par où il a péché. « Il a voulu, dit Lepelletier, grâce à la séduction de ses récits et à l'attrait de son talent, faire de nos fils et de nos filles des cagots et des jésuites, et sa propre fille tombe la première, victime de son encre bénite ! » Bravo ! mes yeux sont sans larmes devant ses douleurs, comme mon cœur reste sans pitié pour les malheurs des renégats ou des lâches qui transigent avec leur devoir. Ah ! il faut le pain, il faut le pain de chaque jour. Par crainte de la misère, on brûle un cierge devant l'idole grotesque dont on rit, on enveloppe de flagorneries et d'encens la *populace* qu'on méprise, on dit blanc et l'on pense noir. Très bien ! Vivez ! vivez grassement jusqu'au jour où la pléthore vous étouffe, où le malheur que vous avez appelé se dresse, où la fosse creusée par vous engloutisse vous et les vôtres, couverts en guise d'oraisons funèbres des crachats publics.

Vivez, ripaillez, jouissez, dormez jusqu'au matin où le coup de clairon du chant du coq frappera votre oreille, vous rappelant que vous avez retourné trois fois votre casaque, renié votre conscience et vendu vingt fois votre honneur.

Il n'est pas deux lâchetés, il n'en est qu'une. On ne peut être couard impunément. Quelle énergie attendre de l'homme qui, dans la vie privée, s'avachit dans toutes les faiblesses ? Et cependant nous nous heurtons à chaque pas aux tréteaux de ces saltimbanques vénérés des foules qui étalent à grand orchestre sur la parade de leur baraque les oripeaux empailletés qu'ils déposent, la farce finie.

C'est ce que répétait ou à peu près, il y a quelque dix ans, le vieux *va-nu-pieds* à qui on a volé ses filles.

Il n'était pas vieux alors. Bien chaussé, bien vêtu, bien nourri, il portait sur sa face paternelle l'épanouissement de l'homme heureux. Et on prenait plaisir à le voir, car il avait bien gagné ces joies de l'âge mûr. Combattant de 48, proscrit de 52, ouvrier habile et infatigable travailleur, devenu contre-maître dans un grand atelier de Londres, il avait, après vingt ans de labeur, amassé de quoi donner une éducation soignée à ses filles, car le premier rêve de l'ouvrier parvenu à l'aisance est de faire de ses enfants des bourgeois.

Et c'étaient de ravissantes petites bourgeoises que les filles de l'ébéniste, « *the pretty French misses* » comme on les appelait à Hammersmith, fraîches, blondes, élégantes, avec la chair savoureuse « pétrie de roses et de lys », des beautés d'Albion et des grâces de la Parisienne ; l'orgueil et la joie de ses yeux, l'espoir de ses vieux jours.

Privées de leur mère, elles contribuaient par leur travail au commun bien-être.

L'aînée, vingt ans à peine, donnait des leçons de français et de dessin ; la seconde excellente musicienne ; enseignait le piano, une troisième, de douze ans, aidait au ménage et, instruite par ses sœurs, poussait pleine de sève et de promesses. Aussi l'heureux père se hâtait-

1 Autre pantin de lettres.

N. d. l. R.

\* *Les Va-nu-Pieds*, par Hector France. — Petite Bibliothèque universelle, 34, rue de la Montagne-Sainte-